

Jouer à jouer

François Bernier, Alexandre Fecteau, Hubert Lemire, Maxime Robin, *Le Noshow, un show-must-go-on à tout prix*, Espace libre, 2014

Marie-Hélène Constant

Numéro 307, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Constant, M.-H. (2015). Compte rendu de [Jouer à jouer / François Bernier, Alexandre Fecteau, Hubert Lemire, Maxime Robin, *Le Noshow, un show-must-go-on à tout prix*, Espace libre, 2014]. *Liberté*, (307), 58–58.

Jouer à jouer

Au *NoShow*, le spectateur n'est jamais tranquille.

MARIE-HÉLÈNE CONSTANT

Au *NoShow*, il n'y a pas de rideau. Il y a de longues banquettes où l'on s'assoit cordés à l'Espace libre devant l'ordre du jour de « L'Assemblée générale extraordinaire (AGE) ». Il y a sept comédiens, mais ils ne joueront pas tous. Vous déterminerez vous-même le prix de votre entrée. Si vous n'avez pas été assez généreux, on vous le fera remarquer. On vous montrera comment ça marche, comment se font les calculs, on vous dira que le spectacle que vous regardez « pue le manque », qu'on fera la grève et qu'elle sera tournante. On vous dira qu'il faut choisir, que vous devez voter pour les comédiens que vous voulez voir jouer. Ils essaieront de vous séduire et de vous convaincre, ils seront en danger. Ils ne joueront peut-être plus de rôle. On vous montrera leur désarroi. Vous serez coupables.

Mettant en jeu la violence du système de subventions dans le milieu des arts et les conditions difficiles du métier de comédien, le spectacle dénonce la précarité du milieu théâtral québécois. Bien que le sujet ne soit pas tout à fait neuf, le *NoShow* propose une façon audacieuse de porter à la scène ces préoccupations, dans un dispositif qui oblige le spectateur à sortir de sa zone de confort ; on le prend, de force, on lui tord le bras, on lui fait vivre cette précarité plutôt que de la lui montrer. Poussé à prendre conscience des responsabilités et des conséquences de son rôle, le spectateur est placé dans une posture toujours instable, plus active qu'à l'habitude. Même s'il accepte de jouer le jeu, de choisir le prix de son billet anonymement quitte à ne pas déboursier un sou, même s'il obéit et utilise son téléphone cellulaire en pleine représentation pour voter, les comédiens lui demanderont des comptes... Dans

la salle, quelqu'un se fera interpeller par un des acteurs à qui l'on a refusé la scène, un autre spectateur devra appeler un ami pour lui dire pourquoi il aime aller au théâtre, puis tous se déplaceront de la salle à la rue pour apprendre ce qu'un passant a « appris du théâtre », avant de prendre part à une joyeuse bataille de guimauves.

LE NOSHOW, UN SHOW-MUST-GO-ON À TOUT PRIX

Texte de François Bernier, Alexandre Fecteau, Hubert Lemire et Maxime Robin, avec les interprètes
 Mise en scène
 d'Alexandre Fecteau
 À l'Espace libre
 du 3 au 13 septembre 2014

Il se crée bel et bien un événement à chaque représentation du *NoShow*, et sa possibilité même est inscrite dans l'architecture du spectacle. D'emblée est emprunté un langage formaté, celui de l'association et de l'AGE, espace – reconnu et contemporain – du rassemblement et du communautaire. Ce langage-squelette se décline en différents points inscrits à un ordre du jour projeté

sur grand écran dès l'entrée des spectateurs : chaque point devient le titre d'une des vignettes confiées à un ou plusieurs comédiens. Cette trame positionne l'expérience du théâtre comme un exercice de pouvoir ; une fois dans la salle, le spectateur comprend qu'il joue le rôle du membre de cette association, et que les sept comédiens qui entrent en scène, habillés sobrement et assis derrière une rangée de praticables dissimulés sous des airs de grande table, en seront le conseil d'administration. Or la situation se transforme rapidement : de spectateurs et membres de cette organisation fictive, le public, devant la grève tournante effective que décident les comédiens à la suite du dépouillement des recettes de la soirée, se retrouve dans la position paradoxale du dirigeant, du producteur. Pris dans cette structure que décrit le *show*, le public est pressé d'obéir. Il est appelé à choisir sa distribution, à entrer dans le jeu de la concurrence. Il essaie de se conforter en se répétant qu'il s'agit de fiction, que ce n'est pas vrai.

Mais les spectateurs savent quel véritable enjeu se cache derrière cette parodie de télé-réalité : il en va de la valeur marchande d'un comédien à l'intérieur de notre société, selon les standards de beauté et de performance, selon des attentes précises et codées, calquées sur celles du divertissement, de la rentabilité. Le propos n'est pas nouveau, mais cette réalité est constituante du spectacle : l'événement appelle le spectateur-consommateur à devenir citoyen.

Si l'on peut reprocher un excès de pathos aux vignettes à caractère plus personnel et autobiographique – cette suite de sketches centraux joués par les *élus* et portant sur les réalités du métier de comédien –, il faut néanmoins les penser en termes de proximité entre vérité et fiction. Cette question des distances traverse tout le *NoShow*, jusque dans l'utilisation de la caméra pour retransmettre, à l'intérieur du théâtre, les images des grévistes à l'extérieur du bâtiment. En ce sens, les numéros viennent jouer de ce doute et constituent de véritables documents.

Il se crée bel et bien un événement à chaque représentation du *NoShow*.

Introduisant du *vrai* dans le théâtre, ils portent à la scène ce qui y sonne faux – les excès, les ratés, les redondances, la surenchère, les sentiments. Chez Fecteau, les frontières sont poreuses entre la réalité et la représentation. Le metteur en scène n'hésite pas à mettre à profit la force rhétorique du « vécu ».

Mais c'est l'espoir d'être capable de jouer à jouer qui rend lumineux ce spectacle qui aurait pu ne pas l'être. Se terminant sur une bataille de guimauves générale, répétition de ce que les comédiens ont mis en scène au début du spectacle, le *NoShow* propose au public de jouer, à son tour, sous le signe de ce « qu'il a appris du théâtre ». On sent alors que ce qui vient de se produire, dans l'enceinte de la rue Fullum, n'était en fait qu'une pratique : c'était la répétition de ce que c'est qu'être un public. Le *NoShow*, c'est la répétition générale de ce que peut être un spectateur conscient, engagé, prêt à jouer, prêt à être meilleur, aussi. **L**